

Petropolis. 3 Avril 1872.

GUSTO MASSET & C^a

RIO DO JANEIRO

Mon chéri, mon bien aimé,



Quelle belle et fraîche
matinée aujourd'hui; aussi en ai-je profi-
té pour faire promener nos trois petites chi-
ries qui ont demandé, elles-mêmes, à descendre
de la petite voiture pour marcher un peu.
C'est extraordinaire comme le beau temps
influence sur leur caractère. Elles sont gaies
et contentes aujourd'hui, tandis qu'hier elles
étaient d'une humeur massacrante, j'ai
même été obligée d'en venir aux grands
moyens. M^{lle} voulait absolument aller
chez l'onnamaman pour chercher sa gran-
de poupée; j'avais beau lui dire qu'il
fallait attendre papazinho, que maman
ne connaissait pas les chemins, elle y re-
venait toutes les cinq minutes et j'ai dû
me fatiguer pour qu'elle ne crie pas toute
la journée. Bibiche a été un peu plus qui-
tiller. Quant à Bebezinha elle commence
à manger un peu, mais il faut que je
me cache, sans cela il n'y a pas moyen
de lui faire avaler une seule cuillerée.
Il fait beau à trois heures, M^{me} Forget,

Julia et moi nous devons aller au Palais
pour visiter un animal qui ressemble à un
petit dromadaire; nous profitons de l'ab-
sence des princes pour nous promener à
notre aise, dans le jardin. A ce que l'on
dit, l'empereur et toute la famille impé-
riale doit monter à Pétersbourg, dimanche.
Je ne sais, mon cher aimé, si c'est aussi
le temps qui influe sur moi, j'en crois plu-
tôt que c'est ton départ. J'ai remarqué,
que les lundis et mardis je suis bien plus
ennuyée, bien plus triste que tous les au-
tres jours de la semaine; mais n'est-ce pas
tout naturel? plus les jours s'écoulent, plus
je me rapproche de samedi; et plus le nom-
bre de tes lettres affectueuses augmente, plus
je me sens du courage pour me promener,
aller et venir et attendre avec patience ton
retour, tes baisers, tes caresses. Toutes tes let-
tres sont si bonnes, si affectueuses, si genti-
les, si indulgentes, que malgré mon caractère
un peu jaloux, je ne puis douter une
seule minute de toi, cher petit mari, je
dors aussi tranquillement sur mon bonheur
conjugal, comme si je pouvais te surveiller
le jour et nuit. Je sais que les séparations
entre mari et femme sont toujours mau-

vaises, je ne voudrais, pour rien au monde trop prolonger la nôtre, car d'abord cela me ferait trop souffrir; mais tu pourras être certain, mon bien-aimé, que si on te calomnierait maintenant, sur ton séjour, seul à Rio, je n'en croirais rien du tout.

Je rentrerai avec plaisir dans mon petit chez moi à Rio et je t'assure que j'aurai un vrai chagrin le jour où il me faudra quitter définitivement cette maison. D'abord elle me permet de te voir tous les jours, à chaque instant si j'en ai besoin; je puis même te voler une quart d'heure, une heure, à tes affaires, sans cependant trop te déranger. Et puis, cette maison rassemble pour moi les meilleurs souvenirs de la vie, peut-être; n'est-ce pas là que tu m'as conduite quand j'étais jeune femme, ta toute jeune femme? te rappelles-tu ma joie en rentrant dans mes appartements? Cette joie te récompensait, disais-tu, de toute la peine que tu avais prise pour me faire plaisir, en arrangeant gentiment mon petit salon, marchant le soir, et bien moi je te dirai, qu'en entrant dans cette maison qui devait être désormais la mienne, je sentis mon cœur battre plus fort et tu y entras en seigneur et maître, aimé, respecté, en maître

ami, mais pas d'autorité en tyran devant
 lequel j'aurais toujours tremblé, n'osant
 avoir aucune petite volonté. Lorsque j'au-
 rai tort, lorsque tu voudras fermement
 qu'une de tes volontés s'accomplisse, soit
 pour moi, soit pour les enfants, soit pour
 toute autre chose, dis-le moi, mon bien che-
 ri, mais jamais trop durement, car cela me
 ferait de la peine et tes ordres seraient exécu-
 tés sans aucun plaisir. Je n'ai jamais com-
 pris ces maris qui veulent tout briser chez leur
 femme, j'aurais cédé, je n'en doute pas, puis-
 que j'en connais de plus énergiques que moi
 qui ont courbé la tête, mais je serais devenue
 une vraie machine et mon mari aurait pu
 chercher ailleurs des témoignages d'affection.
 J'essaie bien qu'en rentrant à Rio je n'aurai
 plus ce bon temps, ces bonnes promenades,
 ces bonnes lettres et tous ces témoignages d'af-
 fection qui m'ont un peu gâtée, mais je
 saurais remplacer ce qui me manquera par
 de nouvelles jouissances. D'abord je te ver-
 rai tous les jours, c'est déjà un grand point
 et puis les jours où tu seras plus tourmen-
 té plus ennuagé par tes affaires, je ferai
 tant et si bien que je finirai bien par
 dissiper un peu les nuages et t'arracher un
 sourire ou un bon petit mot ou saute.

ment une de ces bonnes petites pressions de
main qui veulent dire tant de choses quel-
quefois. Je te demande seulement une
chose, cher et aimé Gustave, c'est de ne ja-
mais me cacher tes ennuis, tes chagrins,
soit disant pour ne pas me tourmen-
ter. Sois bien persuadé que le jour où
tu me cacheras quelque chose de grave, tu
me feras plus de chagrin que si tu me disais
la vérité. Je partage bien tes joies, tes plai-
sirs, n'est-ce pas juste que je partage aussi
tes soucis ? si tu ne m'en croyais pas capable,
mon chéri, tu me ferais une véritable injure.
Je n'oublierai jamais le bon temps que nous
avons passé à Pétropolis; c'est un endroit
que j'aimais déjà à cause des huit premiers
jours que nous y avons passé après notre ma-
riage; tu devais me trouver bien enfant
dans ce temps là, mais c'était si bon d'appre-
dre à te connaître, à t'aimer, d'être riche-
fieri par ton amour, d'avoir pleine confiance
en toi. Tu sais, mon chéri, je n'ai eu qu'une
désillusion dans ce temps là, mais elle pro-
venait de mon peu de connaissance de
cette vie, j'en ai eu beaucoup de chagrin,
il est vrai, je n'aime pas encore à y penser
(que veux-tu, malgré tous mes efforts, je
ne comprends pas bien encore, je ne te com-

6° prendrai peut-être jamais) mais je ne t'en
vrais pas comme. Dans les premiers mois de
mon mariage, je te pardonne complètement
ton passé, puisque tu ne pouvais pas faire
une exception dans genre humain. Je veux
cependant que tu comprennes que je suis
heureuse d'avoir été ainsi, et que je ne le
serais peut-être pas autant, si jeune fille,
j'avais connu déjà un peu le monde.
Mon plus grand désir, et heureusement
c'est aussi le tien, c'est que mes trois pe-
tites filles ne connaissent rien, se en abso-
lument de la vie jusqu'au jour de leur
mariage. Je désire qu'elles soient aussi in-
nocentes que je l'étais le jour de mon maria-
ge quoique ayant déjà 20 ans. Aussi
mes plus grands efforts seront d'éloigner
les mauvaises petites amies qui sont si
vaquantes dans le mal, et de leur donner
toujours de bons exemples. Ah! mon cher
ami, plus nos enfants grandissent, plus
je sens la tâche que Dieu nous a impo-
sée en nous donnant de chers et faibles pe-
tits êtres à conduire dans la vie. C'est main-
tenant surtout que je dois prendre mon
rôle de maman au sérieux, aussi je
demande tous les jours à Dieu qu'il me
donne la force et le courage de bien

GUST: MASSET & C^a

RIO DO JANEIRO

remplir cette difficile tâche.
Vois, mon chéri, qui a beaucoup
plus d'expérience que
moi, tu dois me donner sou-
vent des conseils et j'espère, qu'à nous deux,
nous en ferons de bons petits sujets.

Tu vois, mon chéri, lorsque je cause
avec toi et que je me laisse aller je
n'en finis pas; heureusement que les
bébés sont bien gentilles aujourd'hui et
jouent autour de moi, sans trop me
déranger. — Mille amitiés à toute ma
chère famille.

Mélie fait dire à son cher petit papa qu'elle
le remercie beaucoup de tous les baisers qu'elle
lui envoie. Elle va être bien sage, bien gen-
tille avec sa petite maman et ses petites
sœurs afin que papa ne la punisse
pas trop sévèrement en ~~me venant~~ pas
samedi prochain. Elle est si traversa,
qu'elle vient de déchirer sa robe, puis
elle a continué son jeu en disant: ~~rien~~
fais mal, mais fais mal, comme on a dit.
Bibiche vient de faire la petite moue
parce que je lui ai dit que tu ne vien-
drais pas samedi pour la punir d'a-
voir encore aujourd'hui mouillé deux
paires de bas. Elle ne le fera plus et
t'embrasse.

Adieu, mon bien aimé petit mari, je t'envoie
mitte tendres baisers, les meilleurs que je puis
se donner, écris-moi souvent de ces bonnes
petites lettres qui sont si franches, si affec-
tueuses, ce sont autant de fleurs sous-crois
de mon séjour à Petropolis, de l'amour
que nous avons mutuellement l'un pour
l'autre, et que je conserverai toute ma
vie, aussi précieusement que si c'étaient
des bijoux de haut prix. Ce que j'aime
surtout à Petropolis, c'est que chaque pro-
menade que je fais avec toi me laisse
un souvenir qui ne me quittera plus. Je
rappelle ta comme j'étais heureuse de
me retrouver à la grande cascade, assise
sur tes genoux et ayant au dessous de notre
tête un rocher énorme. Cela me rappelle
un si bon temps qui heureusement dure en-
core quoique ~~tu~~^{tu es} vieux marié de quatre ans
à présent. Je suis quelquefois si heureux d'être
ta femme que j'en serai toujours reconnaissant
te envers tous ceux qui m'ont procuré, même
indirectement, le bonheur de te connaître, de
t'aimer. Au revoir, mon chéri, quand tu
Pourras te conserver et bénir en vous pendant
long temps le bonheur dont nous jouissons,
c'est la plus ardent vœux que forme Phéla
Ta petite femme aimante et dévouée
Eugénie & Passes.